



HAL
open science

Jean-Claude Kaufmann. La Fin de la démocratie
Pierre Bréchon

► **To cite this version:**

Pierre Bréchon. Jean-Claude Kaufmann. La Fin de la démocratie : Apogée et déclin d'une civilisation. 2019. halshs-02282213

HAL Id: halshs-02282213

<https://shs.hal.science/halshs-02282213>

Submitted on 9 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

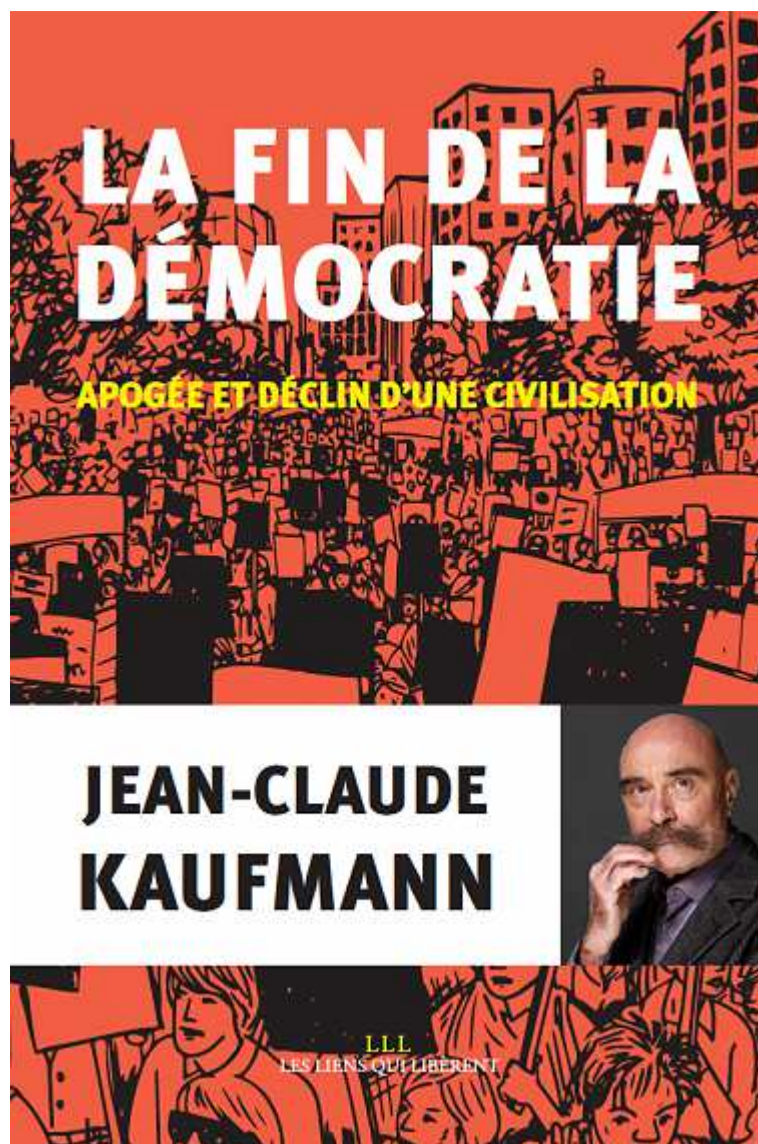
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Fin de la démocratie.

Apogée et déclin d'une civilisation

Par [BRÉCHON Pierre](#)

2 sep. 2019 – Site Futuribles



KAUFMANN Jean-Claude, « La Fin de la démocratie. Apogée et déclin d'une civilisation », Les Liens qui libèrent, 2019.

Faut-il aujourd'hui donner des titres apocalyptiques aux ouvrages pour qu'ils se vendent ? Ou tout simplement pour qu'ils aient de l'écho dans une société devenue très pessimiste ? L'auteur nous avait habitués à des propos plus optimistes sur des sujets apparemment souvent plus légers, traités selon une démarche sociologique. Ici, il présente un essai avec très peu de préoccupation empirique et sans analyse approfondie de ce que sont les systèmes politiques.

La thèse est annoncée dès l'introduction : « Nous ne vivons rien de moins que la fin d'une civilisation » (p. 7) ; « La contre-révolution antidémocratique est en marche » (p. 8) ; « Il faut savoir regarder la réalité en face, ne pas se laisser berné par le champ des sirènes. Voir la haine qui monte, la violence qui se déchaîne, la fragmentation de la société en îlots de certitudes bornées, les territoires qui se substituent à l'état de droit » (p. 9).

Le verdict est définitif, on pourrait d'ailleurs se demander s'il relève des « certitudes bornées » car les réalités dépeintes par beaucoup d'enquêtes et d'études sont nettement plus nuancées, surtout si on prend en compte le long terme. En longue période, dans les sociétés développées, la xénophobie est à la baisse ; en France, la société était massivement antisémite à la fin du XIX^e siècle ; les morts violentes étaient nettement plus nombreuses, les sociétés développées se pacifient plutôt lentement ; l'état de droit n'est pas partout respecté mais il existe, ce qui est un progrès par rapport aux siècles passés ; la société n'est pas plus fragmentée qu'autrefois. Déjà au tournant du XX^e siècle, Durkheim pointait le risque d'anomie dans les sociétés modernes mais montrait aussi comment on pouvait y échapper et continuer à faire société.

Il y a quand même parfois une lueur d'espoir : « la fin d'un monde ne signifie pas la fin du monde, et il faut espérer que quelque chose de nouveau pourra naître » (p. 10). Mais l'utopie d'un monde nouveau est vite oubliée car, objectivement, le monde courrait à sa perte.

Remontant dans le passé, Jean-Claude Kaufmann insiste fortement sur l'antagonisme entre la République, qui vient d'en haut, qui incarne l'État sacralisé, et la démocratie, qui naît des attentes d'en bas. Les volontés démocratiques auraient mis en péril la République. Mais sous la III^e République, à la fin du XIX^e siècle, un équilibre semblait avoir été trouvé : l'expression populaire était canalisée par le vote, la raison devait assurer le progrès. Cet équilibre se serait rompu aujourd'hui avec la montée de l'individualisation, l'individu autonome ne reconnaissant plus les nécessités de l'ordre public : « l'enthousiasme civilisationnel du XIX^e siècle n'est plus qu'un lointain souvenir et a été remplacé par les soucis catégoriels » (p. 53). Donc, la République se meurt et « ne perdure plus que sous la forme du pouvoir des notables et des techniciens » (p. 53). Là encore, l'auteur est très réducteur. Bien évidemment, le pouvoir politique à l'âge démocratique risque toujours d'être submergé par les demandes non satisfaites de différents groupes sociaux qui ont des intérêts divergents. Mais on pourrait tout aussi bien insister sur la résilience des pouvoirs politiques : au total, les mouvements sociaux ne débouchent en général pas sur des révolutions mais sur des compromis provisoires avec le pouvoir. L'âge des révolutions est plutôt le XIX^e que le XX^e siècle.

Bien sûr, on peut attester d'une révolution silencieuse dans les années 1960, avec la génération du *baby-boom* qui rompt avec les valeurs traditionnelles et promeut l'expression de soi [1]. Révolution qui se prolonge aujourd'hui dans de nombreux domaines, des choix alimentaires aux pratiques sexuelles, comme le rappelle l'auteur de manière intéressante. Mais contrairement à ce qu'il affirme, cela ne conduit pas à « la désagrégation de la dynamique républicaine » (p. 55), mais seulement à la désagrégation progressive de la transcendance religieuse, l'individu contemporain ne se vivant en général plus comme sujet d'un dieu tout-puissant. L'auteur a le tort de croire que la montée des valeurs démocratiques et d'individualisation à partir des années 1960 aurait conduit à un repli individualiste. Les enquêtes sur les valeurs des Européens montrent clairement que l'individualisation, c'est-à-dire la volonté d'autonomie de chacun, n'est pas corrélée aux valeurs individualistes, définies comme la recherche de son intérêt propre en toute circonstance [2]. La dernière enquête sur les valeurs des Français montre même que plus on est favorable à l'autonomie des individus, plus on est aussi altruiste et ouvert à autrui [3].

Les dernières années seraient marquées par un double mouvement, à la fois d'affirmation des libertés individuelles, mais aussi d'encadrement de ces libertés comme le montrent les débats sur les signes religieux dans l'espace public ou simplement les pratiques vestimentaires. La revendication du port du « burkini » à la plage — ou à la piscine comme ces dernières semaines, ce dont l'auteur ne pouvait encore se saisir ! — nourrit des débats juridiques qui semblent faire peur à l'auteur, qui craint un retour à l'ordre moral alors que ceci n'est en rien certain : c'est bien la grandeur des démocraties que de pouvoir aménager au fil du temps les principes du vivre-ensemble, après des débats nécessairement vifs. Le populisme et la République autoritaire peuvent être craints puisqu'on les voit à l'œuvre dans des pays en principe démocratiques, mais c'est aux citoyens et aux acteurs politiques d'éviter cette régression. Les retours de bâton autoritaires n'ont rien d'inévitable.

La volonté de choisir en tout domaine, pour soi-même et pour la société, est exigeante et nourrit la « fatigue d'être soi » selon l'expression que l'auteur reprend à Alain Erhenberg [4]. C'est ce qui conduirait nécessairement à une contre-révolution identitaire, un retour aux bonnes vieilles valeurs traditionnelles, au sens de l'ordre et à « l'amour du censeur », selon le titre d'un ouvrage de 1974 de Pierre Legendre [5] (que l'auteur ne cite pas). Ce qui est quand même très paradoxal car, comme le souligne à juste titre Jean-Claude Kaufmann, le citoyen est, à l'ère de l'individualisation, nettement plus critique qu'auparavant et beaucoup moins conformiste. La fatigue d'être soi ne conduit pas à une « fatigue de la démocratie », comme le pense l'auteur. Selon l'enquête sur les valeurs des Français, la valorisation de la démocratie est toujours aussi forte, mais le mécontentement est profond à l'égard du fonctionnement actuel du système politique. Les tentations pour un système peu démocratique existent, mais elles ne sont pas plus importantes que dans les décennies antérieures.

Le populisme conservateur de la Pologne et de la Hongrie doit-il être considéré comme une régression si on le compare à l'ère communiste et si on n'oublie pas que ces pays n'avaient jusque-là à peu près aucune tradition démocratique ? La remarque vaut aussi en partie pour la Turquie de R.T. Erdogan. L'Inde, où le nationalisme hindou s'est, certes, développé ces dernières années, ne doit pas être considérée comme annihilant une démocratie vertueuse. Le pays n'a en effet jamais réussi à rompre avec un système très inégalitaire de castes et les conflits — pacifiques ou armés — avec les musulmans sont consubstantiels à la naissance du pays et ne constituent donc pas un danger nouveau. Quand aux États-Unis de Donald Trump, ils nous rappellent surtout que le système électoral américain est mauvais et a permis la victoire du *leader* républicain sur Hilary Clinton alors que celle-ci avait près de trois millions de suffrages de plus que son adversaire. Ils nous rappellent aussi que les États-Unis sont très inégalitaires et que le milliardaire Trump a su conquérir les votes des catégories défavorisées, critiques des élites traditionnelles. C'est très souvent la critique d'élites corrompues ou au moins inefficaces qui tend à nourrir le populisme, dont il est clair qu'il s'est développé ces dernières années en Europe, mais dont la croissance n'a rien d'une fatalité : elle dépend justement des capacités de mobilisation politique des citoyens, pour des tendances populistes de droite ou de gauche, ou pour des tendances démocratiques, en général plus modérées.

On assisterait aujourd'hui à la défaite de la raison et de la volonté de comprendre le monde. Les *fake news* seraient partout et les haines envahiraient nos sociétés, vision une fois encore très réductrice et surtout infirmée par les données d'opinion. Mais ces données d'opinion n'ont pas grand intérêt pour l'auteur qui préfère la richesse de la vraie démarche qualitative, à distance des chiffres réducteurs de la société moderne. Le monde parallèle du chiffre et d'Internet nous éviterait de penser et déciderait à notre place. Cet univers des *big data* installerait un « pouvoir totalisant » et antidémocratique, issu du mariage des bureaucraties, des algorithmes et de la

soumission au marché capitaliste, basé sur « une vision de l'homme intrinsèquement calculateur et égoïste » (p. 249) ! Avec des sociétés de plus en plus fracturées entre deux mondes, celui des riches cultivés et des pauvres, qui sont souvent la risée des premiers.

Un livre probablement écrit trop vite, qui brasse très large, avec au fil des développements, de plus en plus de « voies de traverse », dans une construction qui semble manquer quelque peu de cohérence. Tout n'est pas faux dans le panorama brossé, mais l'exagération pessimiste est presque omniprésente !

[1] Cette révolution silencieuse a été mise en évidence dès les années 1970 par Ron Inglehart. Voir *Les Transformations culturelles. Comment les valeurs des individus bouleversent le monde ?*, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 2018, ouvrage qui retrace à la fois son parcours scientifique et l'évolution des sociétés.

[2] Voir BRÉCHON Pierre, « Individualisation et individualisme dans les sociétés européennes », in Pierre BRÉCHON et Frédéric GONTHIER (sous la dir. de), *Les Valeurs des Européens. Évolutions et clivages*, Paris : Armand Colin, 2014, p. 221-239.

[3] BRÉCHON Pierre, GONTHIER Frédéric et ASTOR Sandrine (sous la dir. de), *La France des valeurs. Quarante ans d'évolutions*, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 2019 ; et BRÉCHON Pierre, « Les valeurs des Français en tendances. Plus de liberté pour soi, plus d'exigences dans la sphère collective », *Futuribles*, n° 431, juillet-août 2019, p. 55-71.

[4] *La Fatigue d'être soi*, Paris : Odile Jacob, 1998.

[5] *L'Amour du censeur. essai sur l'ordre dogmatique*, Paris : Seuil, 1974.

Mots clefs : [Démocratie](#) | [Politique](#) | [Opinion publique](#) | [Civilisation](#) | [Participation sociale](#) | [Système de valeurs](#)